

Par Cécile Bennegent

Il existe des termes que tous les capoeiristes connaissent, ou devraient connaître : *malandragem* / *malandro*, *vadiagem* ou *vadiar* et *vadios*. Termes que la société brésilienne a inventé à un moment de son histoire pour caractériser une conduite, une attitude ou manière d'être et de vivre que les autorités considéraient alors comme immorales, pernicieuses et dangereuses, mettant en péril l'équilibre de la société.

Les capoeiristes d'aujourd'hui, partout dans le monde, les entendent souvent à travers les chants (ou les discours des maîtres) ; Etre *malandro* aujourd'hui et principalement dans la capoeira, a pris une connotation positive.

La *malandragem* et la *vadiagem* ne sont pas l'apanage de la capoeira. Dans les sambas aussi il en est sans cesse question et vous comprendrez pourquoi.

Que signifie être *malandro* ? Pourquoi parle-t-on de *vadiagem* ? Ou que signifie *vadiar* ? Les significations varient selon l'époque. Le contexte socio-politique de la société brésilienne du 19^{ème} siècle permettra de comprendre comment ont surgi ces termes, comment ils sont devenus les stigmates de toute une part de la population, celle de la rue. Ces questions nous conduiront à la compréhension de ce que signifie être capoeiriste dans cette société.

Et avant d'entrer dans le vif du sujet, un petit extrait musical :

ANTIGAMENTE (Chanté par M. Toni – cd Centre Culturel Senzala de Mestre Peixinho...)

Antingamente, tudo era diferente
 No Rio a gente era gente
 Que beleza de lugar
 Ali na Lapa, tinha toda malandragem
 Do sambinha, da capoeira
 Vale a pena recordar
 A malandragem
 Não era como hoje um dia
 Havia mais poesia
 No jeito de malandrar
 O bom malandro
 De branco era boa praça
 Cantava e fazia graça
 Era o tipo popular
 Mais respeitado
 Porque bom de capoeira
 Derrubava de rasteira
 Sem nem mesmo se sujar
 E de noitinha
 Embaixo dos lampiões
 Lindas moças rufiões
 Como era bom de passar
 Lá pelos Arcos
 Desenhando de beleza
 O céu que a mãe natureza
Reservou nesse lugar
 O céu qu'a mãe natureza

Trad : AUTREFOIS

Autrefois, tout était différent
 A Rio on nous considérait comme des personnes
 Quel bel endroit
 Là-bas à Lapa,
 Il y avait toute la *malandragem*
 De la petite samba, de la capoeira
 Ça vaut la peine de se souvenir
 La *malandragem*
 N'était pas comme aujourd'hui
 Il y avait plus de poésie
 Dans la manière de « malandrer »
 Le bon *malandro*
 En blanc il était sympa
 Chantait et faisait des pitreries
 C'était le type populaire
 Plus respecté
 Parce que bon en capoeira
 Il faisait tomber par le balayage
 Sans même se salir
 Et la nuit tombée
 Sous les lampions
 De belles jeunes filles rufians
 Comme c'était bon d'y passer
 Là-bas vers les arcs
 Dessinant de beauté (embellissant)
 Le ciel que la mère nature
 A réservé à ce lieu
 ...

Qu'est-ce que la *malandragem* et la *vadiagem* ?

Avant tout, voici les définitions données par l' *Enciclopédia universalis* (Koogan Houaiss – 1998) :

« **Malandro** : adj. sm. Vagabundo : ladrão/vadio/tratante. Pessoa que vive de expedientes/Sabido, finório. »

Vagabond, voleur, *vadio*. Personne qui vit d'expédients, malin, astucieux.

Vadiar : andar a toa, passear, levar vida ociosa. Não estudar, não trabalhar.

Marcher sans but, se promener, vivre une vie oisive. Ne pas étudier, ne pas travailler.

Vadiagem : s.f. Vida de vadio, malandragem.

Bras. direito : Contravenção penal que consiste em uma pessoa levar vida ociosa, sendo válida para o trabalho e não possuindo renda própria.

Vie de vadio, malandragem

Brésil.droit : Contravention pénale qui consiste en une personne menant une vie oisive, tout en étant valide pour le travail et ne possédant pas de revenu propre.

Ces termes ne peuvent être compris qu'au regard du contexte socio-politique de la société brésilienne du 19^{ème} siècle qui leur a donnée naissance.

C'est en effet au cours du XIX^{ème} siècle que le terme *vadiagem*, dont l'usage se confond quasiment avec celui de *malandragem*, prend toute son ampleur. Le contexte d'alors présente une tension importante entre les autorités du Brésil et la population afro-brésilienne, libérée progressivement de l'esclavage¹ mais à qui la société ne laisse aucune place, et donc aucune chance économique et sociale. Alors que la société cherche à imposer la valeur « travail » comme la seule éthique valable et que l'ordre et le progrès – inspirés par la philosophie d'Auguste Comte - deviennent les mots-clé de cette société en pleine évolution, il devient urgent de dominer, d'encadrer, ou de se débarrasser de tous ceux qui brouillent l'image de la société, qui lui nuisent, la salissent par leur seule présence.

Dans ce contexte d'injustice, de pauvreté, de mendicité, de délinquance, ceux que l'on va appeler les « vadios » et « malandros » sont ces hommes au travail temporaire, irrégulier, qui revendiquent leur liberté par l'oisiveté, voulant se différencier des esclaves qu'ils ne sont plus ; et ces hommes, qui ne sont plus sous l'autorité ni d'un maître, ni d'un patron, représentent un véritable danger pour la société. Ils seront considérés « vadios », hommes oisifs qu'il est important de contrôler par tous les moyens possibles, que ce soit par le travail, même forcé, par l'emprisonnement ou l'enrôlement forcé dans l'armée et la marine. Et les enfants *vadios* n'échapperont pas à la répression.

¹ Précisons que bien avant l'abolition officielle de l'esclavage, tardive au Brésil (1888), de nombreux Brésiliens d'origine africaine vivaient en liberté.

Que signifie être *malandro* ?

Gingando na rua, *Gingant* dans la rue,
Chapéu desabado, Chapeau tombant,
Lenço no pescoço, Foulard autour du cou,
Um cacete na mão, Un gourdin à la main,
Todos me respeitam, Tous me respectent,
Como valentão. Comme *valentão*.

(*Chant de capoeira*)



“Meter o andante”

Être *malandro*, c’est être malin, savoir se servir de tout ce qui est à sa disposition pour en tirer profit.

Plus que de la débrouillardise, la *malandragem* est aussi une représentation particulière de la société dont on rejette en partie le mode de fonctionnement et les règles qu’elle impose sans les combattre vraiment.

La description classique du personnage lui attribue une tenue vestimentaire spécifique et une démarche singulière, stylée, balancée : le *andar gingado* (marche *ginguée*). Le personnage est représenté comme étant toujours bien habillé, en costume, et ‘propre sur lui’, les cheveux plaqué en arrière ou avec un chapeau type panama *de banda* – penché de côté – en costume avec des chaussures cirées, avec un foulard de soie de couleur vive autour du cou – permettant de se protéger des coups de lames de rasoir –.

« Les *malandros* préfèrent garder pour eux-mêmes leur force de travail et capacités. Le vagabond est donc celui qui n’apporte pas sa force de travail au système, qui reste flottant dans la structure sociale où il peut entrer et sortir, qu’il peut aussi dépasser. Quant à la ruse, on peut y voir un équivalent de la débrouillardise, comme un mode structurellement défini de tourner les règles en vigueur à son propre avantage, mais sans les abolir ou les remettre en cause. »²

L’attitude individualiste du *malandro*, marquée par une véritable aversion du travail, est considérée par les autorités comme non conforme aux valeurs de la société et dangereuse pour l’équilibre de la nation.

La production musicale en capoeira – chants mettant l’accent sur le caractère héroïque des *malandros* capoeiristes – reproduit cette représentation positivée et laisse souvent apparaître une pointe de nostalgie quant à cet univers qui s’est transformé durant le 20^{ème} siècle. La manière d’être du *malandro*, peut être considérée comme une ‘réponse’ de la part d’une population malmenée, stigmatisée dans la société brésilienne – ou n’y ayant pas de réelle place – à un système social marqué par l’inégalité.

² Roberto da Matta, *Carnavais malandros e herois*, traduit par *Carnivals, bandits et héros, Ambiguïtés de la société brésilienne*, traduction de D. Birck, éd. su Seuil, Paris, 1983, p. 272.

Pourquoi parle-t-on de *vadiagem* et que signifie *vadiar* ?

Vai vadiar, vai vadiar
Vai vadiar, vai vadiar...

(Chant de samba *pagode* de Zeca Pagodinho)

Vadiar signifie en quelque sorte « traîner », ou s’amuser, faire tout ce qui n’est pas explicitement un travail « honnête », et est puni par la loi et passible de prison.

Ainsi, toutes les activités de *vadiagem* ont subi une forte répression qui n’a fait qu’augmenter durant tout le 19^{ème} siècle. Pour un Brésilien à la peau noire ou mulâtre, être dans la rue à ne rien faire sans une carte de travailleur prouvant son « honnêteté », était une raison suffisante pour être arrêté. Jouer de la musique et danser, pratiquer les rituels afro-brésiliens ou évidemment jouer la capoeira, étaient des activités de *vadiagem* persécutées par la police de l’époque qui avait pour ordre de donner à la société une image d’ordre et de propreté révélant une organisation sociale où tout le monde à une place précise, maître ou esclave, patrons ou travailleurs.. D’ailleurs, les vagabonds et les mendiants étaient aussi poursuivis et rejetés des rues.

Les hommes *vadios* sont de plus en plus nombreux. Beaucoup préfèrent le travail temporaire plutôt qu’un contrat les obligeant à travailler comme des esclaves pour un patron. Il revendiquent leur liberté, tiennent à la préserver et le montrent. Dans les ports, où le travail dépend beaucoup des marées, les hommes boivent et se divertissent pour passer le temps. La samba, le *batuque*, la capoeira, sont quelques-unes de leurs occupations de *vadiagem*. Mais devant les esclaves et les gens « honnêtes », ils font mauvaise figure. Ainsi, le terme *vadiar* au Brésil a gardé une signification particulière et péjorative, appartenant au monde de la rue.

Représentations diverses du *malandro* dans la société brésilienne :

Sans entrer dans les détails, il faut tout de même préciser que l’appellation *malandro* a connu diverses significations selon les époques. La littérature brésilienne a participé à l’élaboration du mythe du « bon *malandro* » et à ce sujet, nous renvoyons le lecteur au personnage de Pedro Malasarte et à l’analyse qui en est faite par le sociologue brésilien Roberto da Matta dans son livre « Carnavais, *malandros* e heroes » ou « Carnaval, bandits et héros », page 260 (1983).

Cette image du ‘bon *malandro*’ – personnage incarnant la liberté, l’indépendance, la non-conformité, et idolâtré à cet égard – qui a dominé une partie du XX^{ème} siècle, ne tient donc pas compte des éléments « négatifs » qui font également partie de la réalité de la vie de celui-ci.

Claudia Mattos dans *Acertei no milhar, Samba et Malandragem no tempo de Getúlio Vargas*³ dit, en analysant la période du pouvoir de G. Vargas (années trente) :

« La culture *malandra* existait déjà depuis longtemps dans les rues de Rio de Janeiro. Dans les années 20, elle s’inscrivit dans la samba... L’histoire commence à la fin des années 20, quand surgit dans la musique populaire le personnage du *malandro* proprement dit, pour atteindre ensuite, dans les années 30, l’apogée de son prestige. Pendant quelques temps, il fut un sujet à la mode – mais de peu de temps. Le retournement a lieu à partir des années 1937, quand le *Nouvel Etat*, institue l’idéologie du culte au travail (...)

³ Claudia Mattos dans *Acertei no milhar, Samba et Malandragem no tempo de Getúlio Vargas*, éd. Paz e Terra,

et une politique simultanément paternaliste et répressive par rapport à la culture populaire. »

La période entre le 19^{ème} et le début du 20^{ème} siècle connaîtra (principalement dans les années trente) de nombreux changements socio-politiques marqués par une volonté d'assimilation de la culture afro-brésilienne à la société d'alors, transformant des manifestations marginales en traditions populaires brésiliennes. Dans la capoeira, cette période verra naître la nouvelle capoeira régionale de maître Bimba qui sera reconnue par l'Etat de Gétulio Vargas comme « lutte nationale brésilienne ».

Les chants de capoeira font référence aux exploits des *malandros*, embellissant largement le personnage. Un exemple très marqué est celui du personnage légendaire de *Besouro de Mangangá*⁴.

Des chants de capoeira, très nombreux le concernant, le décrivent comme très vaillant, courageux, plein de bravoure et capable d'affronter plusieurs adversaires en même temps, souvent des policiers, même armés. Il avait la réputation de pouvoir échapper à toutes les attaques, et selon la légende, même les balles ne l'atteignaient pas car il avait le corps « fermé », c'est-à-dire protégé magiquement. C'est donc un homme brave, vaillant, qui se bat (se défend) contre les agressions policières.

Nous aurons l'occasion dans un prochain numéro de Gingando, de consacrer de nombreuses lignes à ce personnage mythique et les recherches récentes d'Anônio Liberac, étudiées dans la rubrique « Ils ont écrit » de ce numéro, nous informent davantage sur ce phénomène.

Être *malandro* aujourd'hui dans la capoeira

Nous remarquons aujourd'hui qu'une connotation positive accompagne l'emploi généreux du terme *malandro* en général. Et dans la capoeira, où être *malandro* est une grande qualité, essentielle, il est alors davantage question de l'agilité, de l'ingéniosité, la sagacité, transposées dans le jeu. Dire à un capoeiriste qu'il est *malandro*, c'est lui donner une certaine valeur, reconnaître ses connaissances ou même son « talent » qui dépassent les capacités physiques et techniques.

Dans la *roda*, le langage verbal se traduit en langage corporel et le moins malin se fera avoir en le payant quelques fois chèrement, tout comme dans la vie du *malandro*, une erreur, une mauvaise réaction ou manque de réaction, de rapidité, du mauvais terme employé au mauvais moment... peut entraîner de graves problèmes, une perte importante qu'elle soit lucrative, d'autorité ou de crédibilité, de pouvoir... ou même de la vie. Être *malandro* est en fait une condition de survie dans la rue.

Le *malandro* dans la *roda* joue comme il parle et agit dans la vie, c'est-à-dire qu'il utilise avec beaucoup de savoir-faire, avec art, les mots, expressions, pour charmer, menacer, séduire, tromper, faire du chantage. Il sait dire le mot qu'il faut au moment où il faut, se taire quand cela est nécessaire, mentir ou du moins ne pas dire toute la vérité si cela le dessert. Ce qui caractérise un *malandro* – capoeiriste comme un *malandro* tout court –, c'est savoir répondre avec sagacité et précision, analyser et comprendre une situation selon le contexte et les enjeux pour apporter la « bonne » réponse, éviter au mieux une situation qui le mettrait en danger et au pire trouver la *manha* – manière ingénieuse – qui l'en sortira sans dégât. Il doit trouver le « jeito », l'art et la manière en quelque sorte.

⁴ Capoeiriste légendaire né à *Santo Amaro da Purificação*, près de Salvador de Bahia (1885), connu aujourd'hui par tous les capoeiristes qui ont écrit, depuis sa mort en 1924, une multitude de chants à sa gloire.

En somme, la *malandragem* permet donc l'inédit dans le jeu ; elle permet de créer la surprise en opérant une altération, une distorsion de la perception des intentions de l'adversaire/partenaire. La *malandragem*, la véritable arme pour tromper l'autre en perturbant ses repères, crée un trouble de perception et fausse la prévisibilité du jeu de l'autre. Ainsi, elle ne laisse pas de place à la certitude. Car en effet, en capoeira, dès que l'on est trop sûr de soi, le danger nous guette, se rapproche ; un mouvement « vainqueur » ne constitue qu'une victoire de l'instant, d'une grande éphémérité, la seconde suivante pouvant amener la « défaite ».

Avant de conclure, il nous faut citer encore au moins deux termes qui n'apparaissent pas dans ces lignes : *mandinga*, et *valentão* ; car ils sont associés à ce monde des malandros et donc du capoeiriste.

Le terme *mandinga* peut être simplement synonyme de *malicia*, malice, être malin et adroit dans le jeu de la capoeira, savoir tromper son adversaire, mais avait une autre signification autrefois. En effet, la *mandinga* est en rapport avec les pratiques des cultes afro-brésiliens comme le *candomblé** et le capoeiristes *mandingueiro* usait de protections magiques à travers une préparation religieuse qui « fermait » son corps et le rendait intouchable. On en aura un aperçu avec l'exemple de Besouro de Mangangá.

Le *valentão* est l'homme vaillant, courageux et n'ayant pas peur du danger, des coups (ou des balles) et de la police notamment.

Nous voici donc à la conclusion.

La capoeira est restée jusqu'à très récemment au Brésil, une pratique très mal perçue du grand public. Sa professionnalisation, son internationalisation, et la réussite à l'étranger de ceux qui l'enseignent, ont favorisé son acceptation, mais le poids de l'histoire ne disparaît pas facilement et beaucoup de jeunes professeurs d'aujourd'hui, ayant commencé dans les années 80, devaient se rendre en cachette aux cours sachant leurs parents contre cette pratique.

À travers l'enseignement ou l'apprentissage de la capoeira, c'est plus qu'une simple pratique qui se transmet. De manière inconsciente le plus souvent, c'est une manière de concevoir la vie et d'être en société que les maîtres conscients de la richesse des fondements transmettent aux plus jeunes et aujourd'hui aux étrangers. C'est pour cela aussi que le temps d'apprentissage est long et que la précipitation pourrait réduire un art séculaire au sens complexe en simple sport académique.

Chants de capoeira :

Beira do cais de mestre Fanho.

Que saudade do tempo
De jogar com alegria
Me recordo o respeito
O sorriso no rosto
A maior energia
Là na beira do cais
Berimbau se ouvia
Eu chegava de branco
Minha roupa branca
Voltava limpinha
Na beira do cais

Na beira do cais
Berimbau se ouvia
Oh, a roda famosa
Na beira do cais
Là no cais da Bahia
Na beira do cais

Na beira do cais
Berimbau se ouvia

O malandro jogava
O sorriso no rosto
A maior alegria
Na beira do cais

O maculele é a dança do pau
E na capoeira quem comanda é o berimbau
Capoeira
E defesa, ataque, é ginga de corpo, é malandragem
Capoeira
E defesa, ataque, é ginga de corpo, é malandragem

Traduction

Quelle nostalgie du temps
Où l'on jouait avec gaieté
Je me rappelle le respect
Le sourire sur le visage
La plus grande énergie
Là-bas sur les bords des quais
Un berimbau se faisait entendre
J'arrivais en blanc
Ma tenue blanche ressortait bien propre
Sur les bords des quais
Chœur :
Là-bas sur les bords des quais
Un berimbau se faisait entendre
(...)
Le malandro jouait
Le sourire sur le visage
La plus grande joie
Sur le bord des quais

Les **chants de samba de Rio de Janeiro** sont encore plus riches sur le sujet. Un nom incontournable (mais parmi beaucoup d'autres), celui de Bezerra da Silva. Juste un petit extrait ici. D'autres chants prochainement.

BEZERRA DA SILVA

Malandro não Vacila
Já falei pra você, que malandro não vacila
Já falei pra você, que malandro não vacila
Malandro não cai, nem escorrega
Malandro não dorme nem cochila
Malandro não carrega embrulho
E também não entra em fila
É mas um bom malandro
Ele tem hora pra falar gíria
Só fala verdade, não fala mentira
Você pode acreditar
Eu conheço uma pá de otário
Metido a malandro que anda gingando
Crente que tá abafando, e só aprendeu a falar:
Como é que é? Como é que tá?